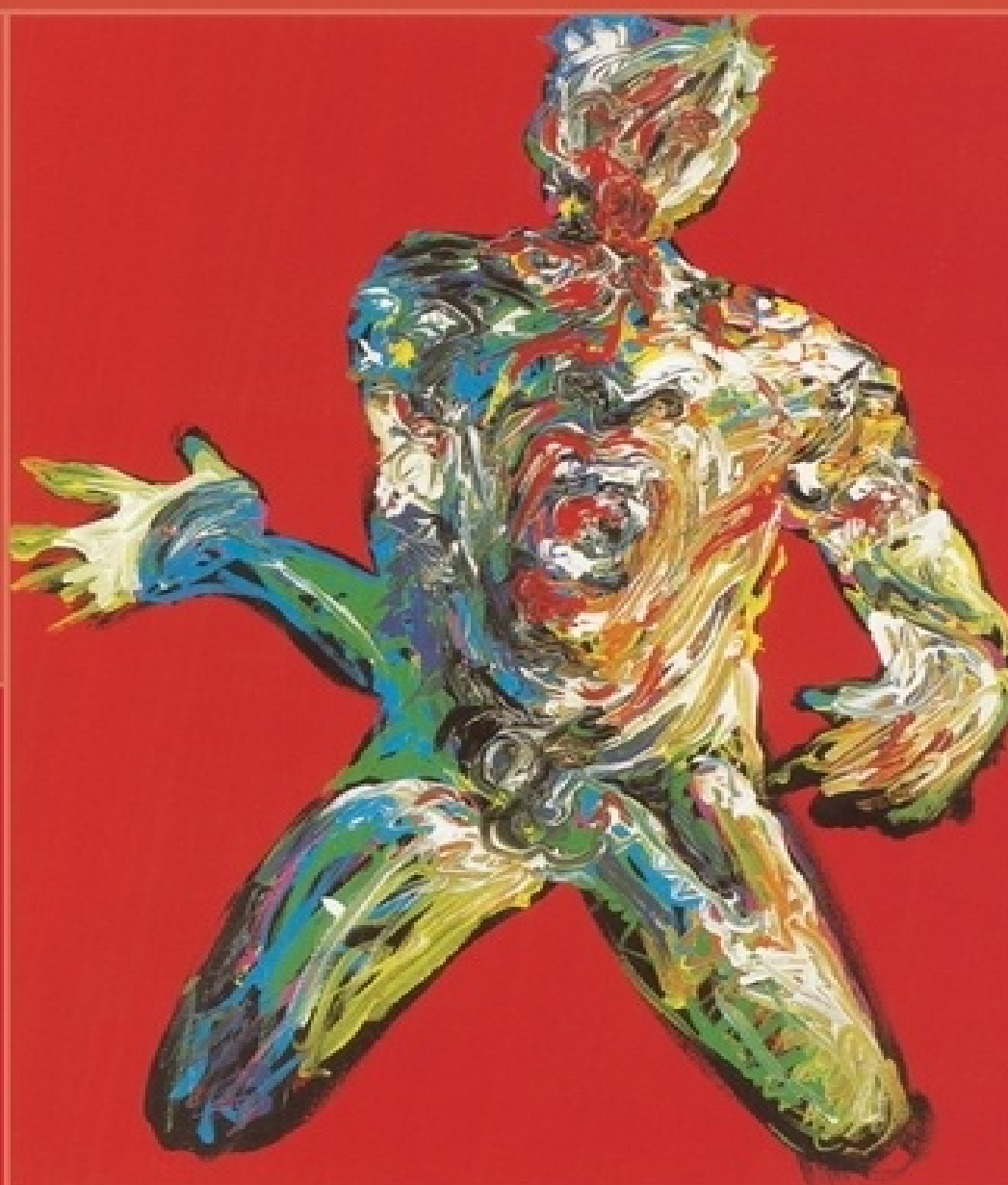


Normand de Bellefeuille

# Votre appel est important

nouvelles



QUÉBEC AMÉRIQUE



---

# Du même auteur

*Monsieur Isaac*, en collaboration avec Gilles Racette, l'Actuelle, 1973.

*Ças suivi de Trois*, Les Herbes Rouges, n° 20, 1974.

*Le Texte justement*, Les Herbes Rouges, n° 34, 1976.

*L'Appareil*, en collaboration avec Marcel Labine, Les Herbes Rouges, n° 38, 1976.

*Les Grandes Familles*, Les Herbes Rouges, n° 52, 1977.

*La Belle Conduite*, Les Herbes Rouges, n° 63, 1978.

*Pourvu que ça ait mon nom*, en collaboration avec Roger Des Roches, Les Herbes Rouges, 1979.

*Dans la conversation et la diction des monstres*, Les Herbes Rouges, n° 81, 1980.

*Le Livre du devoir*, Les Herbes Rouges, 1983.

*Miser*, la Nouvelle Barre du Jour, 1984.

*Straight Prose* ou *La Mort de Socrate*, la Nouvelle Barre du Jour, 1984.

*Les Matières de ce siècle*, en collaboration avec Marcel Labine, Les Herbes Rouges, n° 130, 1984.

*Cold Cuts un/deux*, Les Herbes Rouges, n° 136, 1985.

*À propos du texte/textualisation*, en collaboration avec Jean Yves Collette, la Nouvelle Barre du Jour, 1985.

*Lascaux*, Les Herbes Rouges, 1985.

*Quand on a une langue, on peut aller à Rome*, en collaboration avec Louise Dupré, la Nouvelle Barre du Jour, 1986.

*Catégoriques un deux et trois*, Écrits des Forges, 1986. (Traduction anglaise de Douglas Jones, Coach House Press, 1992, traduction espagnole de Rafael Segovia, Editorial Aldus S.A., 2001.)

*À double sens, échange sur quelques pratiques modernes*, en collaboration avec Hugues Corriveau, Les Herbes Rouges, 1986.

*Heureusement, ici il y a la guerre*, Les Herbes Rouges, 1987.

*Ce que disait Alice*, L'Instant même, 1989.

*Obscènes*, Les Herbes Rouges, 1991.

*Notte Oscura*, en collaboration avec Alain Laframboise, le Noroît, 1993.

*Nous mentons tous*, Québec Amérique, 1997.

*La Marche de l'aveugle sans son chien*, Québec Amérique, collection « Mains libres », 1999.

*Un visage pour commencer*, Écrits des Forges, 2001.

---

*Lancers légers*, le Noroît, 2001.

*Elle était belle comme une idée*, Québec Amérique, coll. « Littérature d'Amérique », 2003.

*Un poker à Lascaux*, Québec Amérique, coll. « Littérature d'Amérique », 2010.

---

Normand de Bellefeuille  
Votre appel est important  
nouvelles

QUÉBEC AMÉRIQUE

Bellefeuille, Normand de

Votre appel est important

(Littérature d'Amérique)

ISBN 978-2-7644-0501-7 (Version imprimée)

9782764417836

I. Titre. II. Collection : Collection Littérature d'Amérique.

PS8553.E457V67 2006 C843'.54 C2006-940777-0

PS9553.E457V67 2006



Conseil des Arts  
du Canada

Canada Council  
for the Arts



Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour nos activités d'édition.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC.

Les Éditions Québec Amérique bénéficient du programme de subvention globale du Conseil des Arts du Canada. Elles tiennent également à remercier la SODEC pour son appui financier.

L'auteur remercie le Conseil des arts et des lettres du Québec pour son appui financier lors de l'écriture de ce livre.

Québec Amérique

329, rue de la Commune Ouest, 3<sup>e</sup> étage

Montréal (Québec) Canada H2Y 2E1

Téléphone : (514) 499-3000, télécopieur : (514) 499-3010

Dépôt légal : 3<sup>e</sup> trimestre 2006

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Mise en pages : André Vallée – Atelier typo Jane

Révision linguistique : Danièle Marcoux et Diane Martin

©2006 Éditions Québec Amérique inc.

[www.quebec-amerique.com](http://www.quebec-amerique.com)

Imprimé au Canada

---

# Sommaire

Du même auteur  
Page de titre  
Page de Copyright  
Dedicace  
Epigraphe  
En guise de prologue

## **I - Les possédés**

Votre appel est important  
Le kit  
Le prénom romain du malheur  
On sonne, je crois  
La source des Dalton  
Lutte de classe  
Le maître de listes  
Tic-tac-toe

## **II - Enfances**

La mouche bleue du peddleur Grolier  
La grosse Michelle  
Une voisine du tonnerre

## **III - Lectures**

L'homme qui dit non  
La lectrice  
Le pont  
Nécrologie  
Le lecteur  
Elle ne mangeait que de la pieuvre  
Le dernier mot

En guise d'épilogue



---

*à Marie Taillon, Gilles Pellerin  
et Jean-Paul Beaumier qui, jadis  
ont si bien su entendre  
Ce que disait Ali*

*à Mireille Bertrand qui, chaque jour  
comprend à quel point  
mon appel est important*

---

*Un jour, j'écrirai un roman dans lequel il n'y aura pas d'êtres humains ou bien je pourrais raconter la vie d'une pierre [...] d'origine volcanique qui serait transportée à travers les siècles dans différents jardins japonais. Des lecteurs, des gens que je n'ai jamais vus, à qui je n'ai jamais parlé, viendraient me dire : «La pierre, c'est vous, n'est-ce pas?»*

*François Weyergans*

*Un livre, disent-ils, est fait d'ongles, de dents, de peau, de tendons, de moelle ; d'un cœur et de deux poumons, d'un foie, d'une rate, de reins, d'un estomac et d'un intestin; du feu de la respiration, du vent des entrailles; d'huile de coude, de sueur, de larmes, de morve, de bave, d'urine, de bile, de lymphe et des humeurs de la procréation.*

*Ils s'enfoncent dans le livre tout chaud et vivant qu'ils tiennent entre leurs mains, détachent ses pages une à une comme des couches de peau et parviennent enfin à la blancheur du néant, une page d'os.*

*Thomas Wharton*

---

# En guise de prologue

## La seconde mort d'Alice

Elle s'appelait Alice. C'était l'une des trois femmes de la maison. On disait que c'était la grand-mère. Mais pour moi, Alice aura toujours été, avant tout, l'une des trois femmes de la maison, la plus âgée peut-être, oui certainement la plus âgée, mais sans plus. Pas la mère, pas la tante... la troisième femme de la maison.

Certains peut-être s'en souviendront <sup>1</sup> : Alice, à sa façon, fut bien plus que la grand-mère, et bien plus même que l'une des trois femmes de la maison ; elle devint un personnage en quelque sorte, une figure déterminante de mon enfance. On a célébré, au moment où je l'ai fait connaître à quelques milliers de lecteurs, ma « remarquable imagination », ma « surprenante habileté à transcender, par le vertus de l'imaginaire, le réel le plus quotidien pour l'élever au rang d'œuvre littéraire ».

Je fus flatté certes. Terrible méprise pourtant. Étonnant paradoxe : on me complimentait et j'étais déçu. Car une chose semblait évidente : on ne m'avait pas cru. La séduction avait opéré, mais on l'imputait aux merveilleux pouvoirs de la pensée créatrice. On n'avait cru *qu'au* personnage, pas à la troisième femme de la maison, on n'avait pas vraiment cru à Alice. Non, on ne m'a pas cru. Et on ne me croit toujours pas. Pourtant c'est indiscutable : je n'ai aucune inspiration. Je ne sais pas inventer. Cela, bien malheureusement, n'a jamais été mon domaine. Observer, peut-être. Rendre compte, sans doute. Mais que du réel. Le réel d'Alice, cette fois-là.

On n'a pas voulu croire qu'elle nous donnait vraiment à boire, à mon frère et à moi, de pleines tasses de sang de mauvais bœuf à peine cuit, puis pressé dans cet appareil qui servait habituellement faire éclater en neige les pommes de terre trop cuites. On n'a pas voulu croire qu'elle nous menaçait, la moindre incartade, au moindre faux pas, de nous montrer – ultime réprimande ! – ses deux grosses fesses noires. Pas voulu croire qu'elle m'a tout appris sur l'impureté glaciale de certains anges. Pas plus voulu croire que, quelques mois avant sa mort, Alice avait commencé à se statufier de l'intérieur par cette seule dent dorée qui ne pouvait qu'annoncer un trépas glorieux, éclatant.

On ne nous a pas crus, ni moi ni Alice. Ce livre fut donc, en quelque sorte, un échec. Le douloureux ratage d'un hommage maladroit qui ne fut compris que telle une fiction singulière, pittoresque. Aussi malgré un succès inespéré – plusieurs milliers d'exemplaires vendus, vraiment –, me suis-je depuis tenu sur l'essentiel. Dix ans à écrire des livres où je tentais d'*inventer*, de *créer*, d'*imaginer*... puisque c'est ce que l'on attendait de moi.

Mais il arriva, il y a maintenant sept ans de cela, que je fis deux rêves. Deux rêves au cours de la même semaine. ~~Que deux fois, en une seule semaine, je rêvai d’Alice.~~ Le jour qui suivit le second de ces rêves, où figurait la troisième femme de la maison, je commençais l’écriture de ce livre-ci.

Dans le premier rêve, elle essayait désespérément de me faire comprendre quelque chose. Je voyais bien qu’elle parlait, criait presque, faisait de larges gestes avec ses si petits bras et me semblait désespérée, pour ne pas dire suppliante. Au réveil, je crus avoir compris. Alice, c’était on ne peut plus évident, m’exhortait à poursuivre la relation de ses *exploits*.

Il y avait tant d’anecdotes, il est vrai, que je n’avais pas osé encore raconter tellement je croyais qu’elles allaient paraître toujours plus invraisemblables au lecteur déjà convaincu de mon imaginaire débridé. Mais cette fois il n’y aurait pas de méprise possible, j’indiquerais nettement, dès l’ouverture qu’il ne s’agissait pas d’une œuvre de fiction et que tous les personnages et les événements s’inspiraient directement de faits vécus sans aucun embellissement de la part de l’auteur. Et v’lan ! Les lecteurs seraient confondus !

Je commençai donc, avec une certaine fébrilité je l’avoue, à prendre quelques notes. Deux épisodes me parurent tout d’abord dignes d’être racontés, toujours avec le souci de la plus stricte vérité et fidélité à la mémoire qu’il m’en restait. Ces deux souvenirs évoquaient plus précisément les lubies nocturnes d’Alice.

Le premier texte devrait sans doute s’intituler *Alice, charbonnière*. J’allais y révéler comment cette grand-mère, l’une des trois femmes de la maison, par les nuits de grand froid d’hiver, descendait à la cave, aux heures les plus invraisemblables, afin de veiller à la bonne alimentation de la fournaise à charbon. Comme je l’avais vue à la tâche en plein jour, il m’était parfaitement possible de l’imaginer retirer le tiroir à cendres dont elle passait au tamis le contenu afin d’en extraire les morceaux de charbon partiellement consommés et réutilisables, puis de la revoir avec une exactitude inouïe se saisissant de la pelle pour nourrir l’engin de deux ou trois lourdes charges de charbons tout neufs.

Bien sûr, le vacarme nous réveillait, mon frère et moi, la pièce que nous partagions se situant on ne peut plus exactement au-dessus de la chambre à fournaise et du carré à charbon. Aussi l’entendions-nous remonter de son pas fatigué, se diriger le plus silencieusement possible – étrange précaution – vers notre porte, l’entrebâiller puis, sur la pointe de ses pieds très courts, s’avancer jusqu’à notre lit où nous feignions – pourquoi donc ? – de dormir. Elle nous embrassait alors tour à tour sur le front, puis nous cajolait la joue du dos de la main et remontait ensuite drap et couvertures, craignant que le froid intense qu’elle venait tout juste de combattre ne nous incommode.

Au petit matin, notre mère viendrait nous réveiller, constatant une fois de plus les dégâts. Comme son habitude, résignée, elle se contenterait de nous dire de sa voix la plus douce :

— Oubliez pas de vous laver le visage, les p’tits gars.

Nous devinions déjà le spectacle que nous réservait le ridicule miroir ovale de la salle de bain: fronts et joues maculés de suie. Tout comme nous entendions notre mère retirer aussitôt drap et couvertures non moins souillés par les mains charbonneuses d’Alice, afin que nous retrouvions dès le soir venu un lit propre et frais. Nous ne disions rien. Ma mère ne disait rien. Nous étions tous complices des expéditions nocturnes et charbonnières de la troisième femme de la maison.

La seconde nouvelle serait sans doute un peu plus brève. Et pourrait peut-être s’intituler *Alice, en cow-boy*. On y découvrirait une autre de ses manies nocturnes et bruyantes. Car il nous arrivait aussi d’être tirés de notre sommeil par d’étranges imprécations qui, bien que murmurées, n’en trahissaient pas moins une hargne et une violence hors du commun :

— Droites !... Allez, droites !... Vous allez devenir droites ! ... Ça suffit comme ça... droites maintenant !

---

Chaque commandement était ponctué d'un bruit bref et sourd, puis d'une plainte retenue. Les premières fois, mon frère et moi n'avions pas osé nous lever, terrorisés sans doute à la simple pensée d'assister à une scène que nous ne voulions même pas imaginer. Mais par une nuit où mon frère ne fut pas dérangé dans son sommeil par le petit vacarme d'Alice, je me risquai.

C'est sur la pointe des pieds, faut-il vraiment le préciser, presque en apnée que je m'avançai tout au long du corridor. À son extrémité, ma mère avait installé une fragile baguette de métal où, le soir venu, elle faisait joliment glisser un fin rideau qui isolait les chambres des pièces communes, petit salon et grande cuisine. Même si nous ne comprenions pas tout à fait en quoi un si fragile coton fleuri – trop fleuri, d'ailleurs – pouvait avoir la vertu d'*isoler*, nous savions que c'était là, pour notre mère, une façon de *faire chic*.

Peu importe, cette nuit-là, j'ai béni ma mère d'avoir eu autant de classe dans l'aménagement de notre modeste six pièces. Car cette toute symbolique frontière me permettait, d'une part, de m'aventurer jusqu'au seuil du salon sans risquer d'être découvert, d'autre part, de tout entendre et même, l'éclairage y étant propice, de distinguer très nettement la silhouette d'Alice. Ce que déjà j'entrevois ne m'incitait pas trop à aller de l'avant dans mon expédition. Pourtant, j'osai. Je savais que l'obscurité totale où je m'aventurais m'autorisait une audace que j'avais peine à me reconnaître. Je me permis même d'écarter – oh à peine – la tenture outrageusement fleurie.

Bien sûr, je ne connaissais pas à cet âge les épithètes *grotesque* et *pathétique*. Telle, pourtant, fut la scène qui s'offrit alors à mon seul œil gauche. Alice, debout, me faisait face, mais sa position penchée ne lui permettait pas de me voir. Elle avait la tête ceinturée, de bas en haut, de son éternel fichu blanc qui, lui passant sous le menton, était attaché sur le dessus du crâne en deux ridicules oreilles de lapin. L'appareil n'était pas gratuit, il avait pour fonction, si elle le supportait scrupuleusement plusieurs heures par jour, non seulement de lui éviter le menaçant troisième repli de son cou gras et blanc, mais bien encore de faire disparaître ce double menton qui l'affligeait depuis un bon nombre d'années déjà.

Elle tenait fermement de ses deux mains courtes le volumineux annuaire téléphonique de la ville et s'en assénait tour à tour sur le côté de chacun de ses tibias des coups violents et savamment calculés. La régularité masochiste du supplice qu'elle s'infligeait n'était ponctuée que par les non moins régulières invectives à l'égard de ses malheureuses petites pattes.

— Droites!... Allez, droites !... Vous allez devenir droites !... Ça suffit comme ça... droites maintenant !

Alice avait les jambes croches. Très croches. L'arc que formait chacune de ses jambes faisait que même pieds et genoux collés, un large et parfait ovale se dessinait toujours entre ses deux jambes. « Des petites jambes de cow-boy ! » Je n'ai jamais su qui le premier avait osé ainsi qualifier l'anatomie de la troisième femme de la maison, mais j'ai compris, cette nuit-là, dans le silence et l'obscurité du long corridor, que la métaphore avait fait son ravage. Alice avait décidé de corriger, coûte que coûte, cette fantaisie de son squelette qui lui avait valu une insulte que plusieurs depuis s'amusaient à répéter. Si la nature avait voulu se moquer, la force et la souffrance réussiraient, comment en douter, rétablir l'ordre normal des choses.

— Droites!... Allez, droites !... Vous allez devenir droites !... Ça suffit comme ça... droites maintenant !

J'ai mal dormi cette nuit-là. Mais j'étais fermement décidé à ne rien révéler de l'étrange cérémonie

à laquelle j'avais assisté. Si ma mère savait garder le silence sur les maladroites de la charbonnière, pourquoi ne pourrais-je pas, à mon tour, respecter le secret de ce triste petit cow-boy ?

En relisant ces quelques notes, tant d'incroyables anecdotes concernant Alice me revinrent en mémoire que je ne doutai plus qu'il y avait là un autre livre à faire qui saurait satisfaire ce que j'avais cru être l'injonction onirique de ma grand-mère. Et c'est cette même nuit que je fis le second rêve.

Aussi étonnant que cela puisse paraître, même rêvant, je fus lucidement surpris de l'étrange ressemblance, pour ne pas dire de la parfaite similarité de ce rêve avec le précédent : même apparent désespoir d'Alice, identique attitude suppliante, semblables mouvements des mains, des bras, de tout son corps tendu vers moi et quémandant quelque chose. À cette différence près que cette fois j'entendais Alice, alors que dans le premier rêve elle était parfaitement aphone. Au réveil, je réalisai donc que j'avais tout mal compris, tout mal interprété.

Si je ne me rappelais déjà plus les mots exacts d'Alice, l'essentiel n'en était pas moins transparent : j'avais cru qu'elle exigeait que je reprenne la plume au service de son souvenir, alors que, bien au contraire, elle me priait de ne surtout plus l'évoquer. Quelques expressions très précises d'Alice me revinrent aussitôt à l'esprit : « besoin de paix », « inutile de survivre dans des livres » et surtout « mourir une bonne fois pour toutes ».

C'était on ne peut plus explicite : Alice me suppliait de lui permettre enfin le repos, la troisième femme de la maison m'exhortait à la laisser mourir une seconde fois... une bonne fois pour toutes. Dès que cela m'eut apparu telle une irrévocable certitude, toute la fin de ce second rêve me revint avec une surprenante exactitude, le sourire si triste d'Alice, son regard noir mais sans réelle profondeur, sa figure et ses mains maculées de suie et ses petites jambes de cow-boy ; mais surtout *ce que disait Alice* juste avant que je ne me réveille : « Et puis pense aux autres, tous les autres, tous les *possédés* que tu as connus et dont tu n'as jamais osé parler, pense un peu à tous ces autres *possédés*; d'ici je le vois, tu entends, oh je les entends même très clairement... si seulement tu savais à quel point leur appel est important ! »

Il m'aura fallu près de sept ans pour tous les écouter et pour me risquer ici à en témoigner. À votre tour de les entendre sans moquerie et sans jugement, tant il est vrai qu'à certaines heures, sans peut-être que vous en soyez conscients, vous leur ressemblez comme des frères, comme des sœurs ; tant il est vrai surtout que vous aussi – et je crois déjà en percevoir l'écho – votre appel est important...

---

# I

## *Les possédés*

---

# Votre appel est important

*Ce distributeur de papier hygiénique a été installé à titre expérimental. Nous vous serions reconnaissants de nous communiquer vos commentaires en composant le 4153 sur le réseau interne.*

Incrédule, il relit le billet autocollant placé au centre, scrupuleusement au centre de l'imposant distributeur plastifié et ombré qui a remplacé la traditionnelle petite boîte métallique et ses non moins traditionnels et inconfortables feuillets brunâtres. Il croit bien sûr à une plaisanterie, mais se retient de rire compte tenu de sa situation et d'éventuelles présences dans la vaste salle de repos du second sous-sol de la télévision nationale. Quand, à sa sortie du cabinet, il constate qu'il se trouve seul dans les lieux, il ne peut cependant s'empêcher de vérifier : chaque distributeur de chaque cabinet, poliment, invite l'utilisateur à la confiance sur le 4153 du réseau interne.

De retour à son bureau, il est étonné de constater qu'il se rappelle le numéro. Sourit. Reprend le rapport que depuis trois jours, vainement, il essaie de terminer. (*Est-ce qu'on téléphone vraiment?*) L'argumentation n'est pas mauvaise, mais le ton ne convient pas à ce type de mémoire. (*Et pour dire quoi au juste?*) Non, ça ne va pas, son style est trop léger sans doute, trop d'humour aussi pour le jeune et prétentieux chef de service. (*Est-ce qu'on paie quelqu'un pour recueillir et colliger des remarques là-dessus?*) Il faudrait également modifier certaines des conclusions, trop avant-gardistes pour une société d'État... beaucoup trop avant-gardistes, ses conclusions... ils n'accepteront jamais.

Il compose. Plutôt sa main compose. Il va raccrocher, tout à coup conscient de son geste, lorsque la voix féminine l'immobilise :

— Bonjour, votre appel est important. Votre opinion nous sera précieuse et contribuera grandement à l'amélioration des services que nous vous offrons. Veuillez donc émettre vos commentaires lentement et audiblement dès que vous aurez entendu le signal sonore. Merci.

Il repose vivement le combiné. Roissy-Charles-de-Gaulle. Il se souvient d'y avoir passé quelques heures en transit, il y a plusieurs années de cela, et d'avoir à peu près raté son vol tant il avait été fasciné par ces voix féminines qui inlassablement annonçaient départs, arrivées, retards. *Inhumaines*, s'était-il dit alors, *belles mais inhumaines*.

Il dort mal, un rare et léger sommeil plein de voix lascives qui lui suggèrent des choses dont heureusement il n'a plus mémoire au réveil, sinon un souvenir trouble et désagréablement voluptueux. Il rend à peine aux collègues leurs salutations matinales, s'enferme dans son petit bureau dont il maudit le progressiste aménagement à aire ouverte qui arrête les trop légères cloisons à un mètre du plafond. Jamais seul, vraiment. Toutes ces rumeurs, ces rires, ces sonneries, ces mauvaises blagues autour d'un café ; tout à coup il trouve cette architecture grossière. Il murmure même: *indécent, tout ça est indécent*.



Son rapport n'est toujours pas achevé. Le jeune et prétentieux chef de service s'impatiente, a même laissé un mémo à cet effet sur le coin de son bureau. Violamment, il en fait une boulette qu'il lobe très habilement dans sa corbeille. C'est déjà ça de réussi. Vers la fin de l'avant-midi, son travail n'a gagné qu'en confusion. Il se saisit alors brusquement de l'appareil et, de l'index droit, qui tremble, pianote le numéro maudit. Il s'efforce de ne pas trop écouter le petit boniment préenregistré et, dès la fin du signal sonore, chuchote – toujours se méfiant de la progressiste aire ouverte – d'une voix tendue, sarcastique :

— Ça va, ça va, c'est très bien ce nouveau distributeur de papier hygiénique, magnifique, très design... Voilà, ça suffit?... Bien, maintenant il y a ce rapport à terminer, alors s'il vous plaît laissez-moi un peu tranquille...

Il raccroche aussitôt, le front emperlé et le souffle très court; pourtant, malgré cette désagréable impression d'avoir été ridicule, il se sent tout à coup un peu mieux, travaille plutôt bien et, à la pause, échange quelques plaisanteries avec des confrères étonnés de cette sociabilité aussi subite qu'inhabituelle.

Mais le soir vient qui le retrouve nerveux, angoissé. Au beau milieu de la nuit, n'ayant toujours pas trouvé le sommeil, il s'y résigne. Et recompose le 4153 du réseau interne. Cette fois, il écoute la voix à vrai dire s'y abîme, puis pendant de longues minutes, à son tour d'une voix méconnaissable, murmure d'in vraisemblables obscénités.

Ensuite il dort mieux que jamais, rêvant qu'il se trouve en mer sur un très long voilier, près de la côte grecque ; à son réveil, il croit même se rappeler qu'il y contemplant l'horizon, debout, ligoté au plus haut des mâts, et qu'il vociférait dans une langue qui lui était inconnue.

Ce jour-là, il termine enfin son rapport ; dès le lendemain, celui-ci lui vaut les chaleureuses félicitations du jeune et prétentieux chef de service.

Combien de fois, au cours des semaines qui suivent, a-t-il secrètement recours au 4153 du réseau interne ? Quelle est, chaque fois, l'exacte nature des terribles aveux auxquels il s'y livre ? Sans doute ne serait-il pas vraiment opportun de le révéler.

Imaginons plutôt sa stupéfaction ce jour où, ayant une fois de plus fébrilement composé le désormais vénéré numéro, il entend, au lieu de l'autre, aussi belle qu'inhumaine, une voix nasillarde et supérieurement déplaisante lui répondre :

— Services comptables, puis-je vous être utile ?

Bien sûr, il croit s'être trompé. Raccroche. Refait minutieusement les quatre chiffres. Vérifie une nouvelle fois, puis à quelques occasions encore. Rien n'y fait : on veut toujours lui « être utile ». Il se précipite à la vaste salle de repos du second sous-sol de la télévision nationale où il ne peut que constater la disparition des si modernes distributeurs de papier hygiénique et le retour en service des traditionnelles petites boîtes métalliques et de leurs irritants feuillets.

Il revient très lentement vers son bureau. Inquiet mais libéré pourtant d'un poids étrange. Sans doute, se dit-il, était-ce une démarche trop onéreuse, ou alors la réponse n'avait pas été satisfaisante ou avait peut-être même été défavorable. Mais au plus secret de lui-même, au plus intime – qui navigue encore certaines nuits le long de la côte grecque, ligoté au plus haut des mâts du navire –, il sait bien, tout compte fait, qu'il s'agissait là simplement d'une expérience trop avant-gardiste, beaucoup trop avant-gardiste pour le rétrograde personnel d'une société d'État !

---

# Le kit

Il avait insisté, beaucoup insisté pour que la chose lui soit livrée un jeudi. Ce jour-là, elle travaillait à sa thèse, dans une petite salle trop éclairée de la bibliothèque centrale. Il fallait donc absolument que ce soit apporté un jeudi : c'était une surprise !

Bien sûr, il craignit d'abord qu'on ne laissât trop tôt l'objet, avant même qu'elle n'ait quitté la maison. Puis, au milieu de l'avant-midi, il se mit à supposer qu'on l'avait mal compris ou même, imprévisible catastrophe, que l'entreprise ne faisait ses livraisons qu'en soirée. Il en était, vers quatorze heures, à imaginer le pire – elle reviendrait de l'université au moment précis où ils descendraient la boîte de leur lourd véhicule – lorsque le carillon, de ses bêtes et si réconfortantes trois notes, dissipa toutes ses angoisses. Il signa fébrilement les nombreux formulaires qu'on lui tendit, remercia d'un généreux pourboire et se retrouva seul, face au colis.

Un nouveau malaise cependant aussi vite le gagna. Il ne faisait aucun doute, dès le premier coup d'œil, que tant les dimensions que les proportions de cette boîte ne correspondaient en rien à celles de ce qui devait bien pourtant s'y trouver : sa surprise. Quand il l'eut ouverte, un seul regard suffit à confirmer ses pires appréhensions : il lui faudrait assembler tout ça ! On l'en aurait prévenu qu'il aurait acheté ailleurs tant l'horripilait ce ridicule exercice. Mais voilà, elle serait de retour dans quelques heures, avait-il vraiment le choix ? Sa surprise ne serait décidément qu'à ce prix. Il s'accroupit donc.

Le nombre des pièces l'étonna, mais moins encore que leurs formes et leur matériau, inhabituel pour ce type d'objet. Sa maîtrise de la langue anglaise était loin d'être parfaite, il préféra néanmoins cette version des « instructions » à l'approximative traduction franco-suédoise qui l'accompagnait ; valait encore mieux consulter à l'occasion ce bon vieux Harrap's que tenter de deviner à tout coup l'occulte intention de l'auteur.

Ainsi il suivit une à une les multiples étapes du plan. Quelques semblables épreuves lui avaient jadis enseigné qu'il était parfois préférable de se fier aveuglément à ces énigmatiques indications sans trop s'inquiéter de l'invraisemblance apparente – et généralement toute temporaire – du résultat final. Certains éléments malgré tout, cette fois, le surprirent : ces étranges courroies, par exemple, et ces deux petits moteurs, plutôt inattendus dans de telles circonstances, puis tous ces fils et ces lumières multicolores dont il n'arrivait toujours pas à se figurer l'utilité non plus que la réelle pertinence esthétique. Tout à sa tâche – ne lui recommandait-on pas maintenant quelques délicates opérations de soudure ? –, il en vint même à oublier jusqu'à la nature de cette chose à laquelle il travaillait si fougusement.

Inspiré, il termina bien à temps. Puis obéit enfin à l'ultime directive.

Elle ne fut pas vraiment déconcertée de trouver l'appartement plongé dans la plus totale obscurité. Chaque année, précisément à cette date, elle se prêtait de bonne grâce au jeu puéril de l'étonnement. Elle pénétra donc, cette fois encore, jusqu'au centre du salon, murmurant, faussement inquiète, son

prénom, y ajoutant, convaincante comme toujours, un bredouillant « Tu es là ? » Il ne lui restait plus qu'à deviner l'instant exact où allait se faire la lumière, le nombre précis des invités et le coefficient d'inutilité de l'annuel cadeau.

Après quelques minutes d'une stupide mais complice immobilité, elle dut bien s'avouer, presque réconfortée, qu'il avait enfin raffiné l'éternel scénario. Elle imagina que la nouvelle version du jeu lui confiait la responsabilité du commutateur.

Éblouie un bref moment, elle aperçut ensuite les reliefs de l'emballage et quelques outils sur le tapis, s'en voulut d'être rentrée un peu plus tôt que prévu et de ne pas lui avoir laissé le temps de terminer sa mise en place. Elle remarqua alors quelques éclats près du fauteuil et, sans bien savoir pourquoi, aussitôt pensa *écailles* et *ivoire*; se penchant davantage, elle distingua nettement trois ongles et quelques dents.

Elle crut un bref instant que l'on articulait difficilement quelque chose, tout juste derrière elle, près de l'oreille. Mais le grincement était plutôt métallique et cela ne ressemblait guère aux bons vœux traditionnels.

C'était un jeudi. Il n'en sut jamais rien, cette année-là pourtant sa surprise fut parfaitement réussie.

---

# Le prénom romain du malheur

À Rome, ce midi-là, au bar du café-terrasse Rosati, j'ai mangé à côté du malheur. Cela s'est passé exactement comme je le dis : ce jour de mai, un lundi 5, au bar de ce restaurant de la piazza del Popolo, à Rome, tout près de moi, s'est assis très élégamment le malheur.

Chaque fois qu'il m'arrive de séjourner à Rome, il me faut absolument, pour des raisons sentimentales dont l'énumération ici serait déplacée, prendre au moins un repas en ce lieu désormais mythique de la piazza del Popolo. Et c'est d'ailleurs, à n'en pas douter, à cause d'une semblable et tout à fait inexplicable nostalgie que je descends toujours à l'hôtel Locarno, dont l'adresse est à quelques centaines de mètres à peine derrière le célèbre Rosati.

Mais malgré cette proximité de l'*albergo* et du *ristorante*, je ne peux que très difficilement me résoudre, au moment prévu de cet incontournable pèlerinage, à me rendre au Rosati directement du Locarno. Certains sûrement s'en étonneront, pourtant le trajet que je privilégie alors consiste à aller, le plus souvent en taxi, du Locarno jusqu'au monument Victor-Emmanuel d'où j'emprunte le corso qu'à pied je redescends tout au long jusqu'à cet étroit passage qui, entre ces deux petites églises dont je ne me rappelle jamais les noms, débouche sur la magnifique piazza del Popolo avec, immédiatement à sa gauche, le fameux Rosati.

C'est donc, encore une fois, après cette longue et rituelle déambulation que je me retrouvai, ce lundi 5 mai, vers midi, au bar du Rosati où vint immédiatement prendre place, tout juste à ma gauche, le malheur.

Il avait environ quarante ans, les traits affirmés, il était assez grand, plutôt bel homme, romain sans aucun doute. Je me suis aussitôt dit : « Tiens, à Rome, le malheur peut même être un bel homme. » Il commanda à voix très basse et avec intelligence, n'a bu que de l'eau, « sans glace », a-t-il précisé, et vidé assez rapidement son assiette.

Il aurait préféré le *risotto con porcini*, une spécialité de la maison, mais à part le *saltimbocca alla romana* et le poisson, aile de raie aux câpres (trop de câpres d'ailleurs dans l'assiette de mon autre voisin), il ne restait plus au menu du jour que des *linguine all'nero con gamberetti*. Mais peu importe devant *risotto* ou pâtes à l'encre de seiche, c'était assurément le malheur qui était assis au coude à coude avec moi, au bar du Rosati, à Rome.

Je pourrais toujours prétendre, aujourd'hui, que je l'ai deviné à ses yeux rougis et fixes, au léger, mais très léger, tremblement de ses mains, à sa façon monosyllabique de répondre au trop joli garçon qui nous servait :

— Quelque chose à boire ?

— Oui.

— Et quoi donc ?

— De l'eau.

— Un potage ?

— S'il vous plaît.

— Un dessert ?

— Merci.

— Autre chose ?

— Non.

— L'addition alors ?

— Oui.

Et puis, il y avait également cette suspecte manière de ne saler ni de poivrer, sans compter le généreux pourboire qu'il a laissé ; car bien sûr il n'a plus rien à perdre, le malheur.

Je ne lui ai donc rien dit, au malheur, de ce jour-là. Même pas un mot dans mon italien maladroit. Trop tard. Aucun doute. Trop tard déjà. Certainement trop tard pour ce malheur d'un lundi de mai. Savait-il seulement lui-même qu'il était le malheur, les yeux enflés, mangeant, noir et rose, un plat de linguine à l'encre de pieuvre agrémentés de grosses crevettes ? Se souvenait-il même de son prénom romain, le malheur de ce jour-là ? Car il peut être lourd, le prénom du malheur, malgré le soleil d'un lundi de mai, piazza del Popolo.

Quand je suis rentré au Locarno, après mon repas de ce midi-là si près du malheur, Raphaëlle lisait. Elle ne m'attendait pas... elle lisait, simplement. Elle n'avait pas semblé surprise lorsque plus tôt, au réveil, je lui avais expliqué qu'il était important pour moi, quand j'étais à Rome, de manger seul, une fois, au Rosati. Raphaëlle d'ailleurs était rarement surprise. Aussi, quand je lui racontai mon repas et lui parlai de mon étrange voisin de gauche, ne sembla-t-elle ni étonnée ni très émue. À peine vraiment si elle m'écoutait. Un air de dire : « Encore une de tes bizarreries romaines. » Elle levait tout juste la tête de son roman d'Alessandro Baricco, *Océan mer*, si je me souviens bien. C'était une véritable manie chez Raphaëlle de ne lire en voyage que des écrivains du pays. À Paris, la semaine précédente, elle s'était réfugiée dans le plus récent roman de Jean-Paul Dubois, très à propos intitulé *Si ce livre pouvait te rapprocher de moi... !*

À Rome, Baricco allait de soi puisque nous l'avions rencontré quelques jours avant à l'occasion d'une conférence que je donnais à Turin et qui s'intitulait « La figure de l'Italie dans la littérature québécoise contemporaine : métaphore ou mensonge ? » Raphaëlle avait trouvé le titre amusant, mais Baricco plus encore qui, avec un enthousiasme éloquent et un intérêt à peine dissimulé, lui avait tendancieusement dédicacé son dernier roman.

Je n'insistai donc pas et la laissai lire. Peut-être s'agit-il d'une impression, d'un sentiment qui ne se partage pas, d'une autre de ces sensations qui ne s'échangent que très difficilement, que de l'un de ces petits deuils qui, en voyage, jalonnent chaque journée, sans pour autant qu'il soit possible de les comptabiliser dans notre économie générale du malheur. Car il y a, c'est étonnant, des « malheurs de voyage », de ces petites détresses qui ne concernent personne d'autre que soi-même, et surtout pas la femme aimée.

Oui, il arrive, malgré tous les bonheurs qu'il nous réserve, que le voyage crée de ces jours inacceptables. Et je crois maintenant que les lundis de mai sont inacceptables. Les 5 mai, par exemple. Tout particulièrement les premiers lundis du mois. Car les statistiques ne mentent pas, le lundi 5 mai est, en Occident, la date où il y a le plus grand nombre de suicides. Début de semaine. Début de

printemps véritable. Encore plus de gestes désespérés quand le lundi, 5 mai, en Occident, est ensoleillé, chaud et humide. Insupportable, semble-t-il, cette sensation de renouveau, ce regain de vie pour qui déjà n'arrive plus qu'à se sentir aux portes de la catastrophe. Imaginez seulement à Rome : une insulte, ce 5 mai ! Quelle arrogance, piazza del Popolo, ce superbe 5 mai !

Mais Raphaëlle ne croit pas à ce genre de statistiques. Elles ont beau provenir de revues scientifiques sérieuses, et en anglais le plus souvent, avec de nombreux chiffres à l'appui... elle n'y croit pas... «Des conneries ! » qu'elle dit. Rien à faire. Même à Rome, cela ne se partage pas, ou alors que très mal. Décidément, il faut croire qu'où que ce soit dans le monde, les lundis 5 mai n'ont pas à être discutés, même avec la femme qui nous aime.

J'ai pourtant rencontré Raphaëlle un lundi. Mais ni le 5 ni en mai. En mars plutôt, le 5. Pas à Rome mais à Marienbad... oui, oui, comme dans le livre, comme dans le film. Elle y lisait Kundera, à Marienbad, à Mariánské Lázně en langue tchèque originale. Elle y lisait *La vie est ailleurs*, cela va de soi. Mais ce n'était pas l'année dernière, il y a plutôt dix ans. Et en mars, le 5, même le lundi et même à Marienbad, il ne se passe planétairement rien de spécial.

J'ai vérifié, croyez-moi. Rien. Aucun article spécialisé, même en anglais, ne sous-entend que les lundis 5 mars sont les plus susceptibles d'une rencontre avec une Raphaëlle, grande et belle. Rien de particulièrement significatif donc dans cet amour. Somme toute qu'une banale et universelle pratique de cette hormone que sécrète le cerveau dans les cas de déséquilibre de la personnalité du type obsessionnel-compulsif... Oui, la même hormone, exactement, dans ces rares cas de rencontres foudroyantes. Ça aussi, on l'a écrit récemment. Belle jambe, la passion ! Une hormone ! Et pourquoi pas ? Si le malheur, à Rome, préfère manger ses pâtes noires et roses, pourquoi la passion ne serait-elle pas, à Marienbad, qu'une hormone ? C'est du moins ce que rétorquerait Raphaëlle, relevant à peine les yeux, à l'hôtel Locarno, d'*Océan mer* d'Alessandro Baricco.

Deux adultes, à peu près du même âge, se sont rencontrés, un lundi 5 mars, à Marienbad, il y a maintenant près de dix ans. Un point c'est tout. Elle s'appelle Raphaëlle, lui Simon. Elle est ravissante, lui plutôt quelconque. Ils vivent ensemble dans un appartement plutôt bien dans un quartier plutôt bien d'une ville que plusieurs trouvent assez bien. Ce qui n'est pas du tout leur opinion. Et c'est pourquoi ils voyagent.

Et c'est pourquoi, à Rome surtout, je fais si mal la différence entre le réel, le film et le livre. Rome est la frontière. Rome est à la frontière de la métaphore et du langage.

Ce même soir du lundi 5 mai, Raphaëlle avait décidé de manger avec une amie qui séjournait à Rome grâce à une bourse de recherche à la villa Médicis. Peut-être s'agissait-il là d'une douce et bien innocente vengeance pour mon déjeuner solitaire au Rosati.

Je décidai donc de me rendre à ce petit cinéma, place du Capitole, où j'avais vu qu'on projetait, pour deux soirs seulement, le célèbre et magnifique *Roma* de Fellini. Il y avait tellement d'années que je voulais revoir cette scène finale où le réalisateur poursuit Anna Magnani dans une rue de Rome. Et puis il y avait cette autre séquence où Gore Vidal, un écrivain américain installé à Rome, justifiait à Fellini le choix qu'il avait fait de finir ses jours dans la Ville éternelle :

— Rome est la ville des illusions. Elle est ressuscitée si souvent qu'il s'agit sans aucun doute de la ville idéale où attendre la fin du monde.

Je ne pouvais qu'être d'accord, mais le lendemain nous quitterions l'Italie pour l'Irlande où Raphaëlle, comment en douter, hésiterait entre James Joyce et Delmott Bölger. Et puis, il y a ce petit pub que je connais si bien, à Dublin... et ce charmant hôtel, tout près. J'y ferais, c'est certain, un rep

en solitaire, confortablement assis sur l'un des hauts tabourets du bar. Viendrait probablement s'installer à ma droite quelqu'un qui, à la dérobée, m'observerait, s'étonnant de mon regard fixe et de mes yeux rougis, remarquant ma façon monosyllabique de répondre à la trop jolie serveuse, hésitant à me dire un seul mot.

Ensuite je rentrerais à l'hôtel où, quelques heures plus tard, Raphaëlle me surprendrait en train d'écrire. J'aime bien imaginer que cela se passerait ainsi :

— Qu'est-ce que tu écris ?

— Un récit de voyage.

— Quel voyage ?

— Celui-ci.

— Et tu dis la vérité ?

— C'est un récit de voyage...

— Ah... je vois...

— Tu crois... ?

— Oui, je crois...

Alors, je me lèverais, retournerais au pub et laisserais mon petit cahier aux pages quadrillées sur le haut et confortable tabouret de mon voisin de droite. Car il en va souvent ainsi des voyages qui n'ont ni de cesse ni de raison que dans l'éternel recommencement des choses, des amours et du monde.

---

# On sonne, je crois

« Toutes les nuits ! »

Les quelques très rares amis qu'elle avait cru bon de mettre dans le secret ne la croyaient que bien difficilement. Pourtant, toutes les nuits, depuis bientôt un an, il faisait le même rêve. Un rêve simple. Qui n'avait rien du cauchemar, si ce n'est sa récurrence, toutes les nuits, depuis presque un an, et à peu près toujours à la même heure de la nuit.

Elle n'en doutait pas cependant. Car c'est elle après tout, toutes les nuits, qu'il réveillait. Un rêve simple, vraiment. On sonnait à la porte. Voilà. C'est tout. On sonnait à la porte d'entrée. Dans son rêve, c'était aussi la nuit ; dans son rêve, il dormait... et on sonnait.

Alors il s'éveillait, mais plus dans son rêve, il s'éveillait vraiment, avec une brusquerie inégale, selon les nuits, et la poussait de la main, du coude, de l'épaule, plus rarement de la hanche :

— On sonne, je crois... t'as entendu ? On sonne à la porte...

Inlassablement, elle lui répondait, mais sans jamais une trace d'impatience dans la voix :

— Mais non, c'est ton rêve, c'est seulement dans ton rêve, dors maintenant.

Puis, après lui avoir caressé le front, comme chaque nuit, elle se retournait et feignait le sommeil. Alors, il se levait, sans bruit, descendait l'abrupt escalier qui menait au rez-de-chaussée. Et il ouvrait la porte, sans même d'abord regarder par l'entrebâillement du fin rideau. Il ouvrait et jetait à peine un œil distrait sur la rue tantôt pluvieuse, tantôt calme, tantôt enneigée, c'était selon évidemment, depuis bientôt un an. Il savait bien, et de plus en plus, qu'il n'y aurait là, sur le seuil, personne lui souriant comme si de rien n'était, comme si ce n'était pas le cœur de la nuit, heure peu propice aux visites de courtoisie.

Il refermait chaque nuit la porte, un peu plus las, chaque fois, l'air presque déçu aux yeux de qui l'aurait, à cet instant précis, aperçu. Revenu à la chambre, il s'étendait le plus silencieusement possible, ignorant que, le plus souvent, elle ne dormait pas, que le plus souvent, cette nuit-là encore, elle ne dormirait plus qu'à peine.

Ils n'en parlaient plus. C'était devenu à la fois une sorte de rituel et un « secret bien gardé ». Au tout début, ils avaient bien sûr tenté de remédier à la situation. Ils avaient presque tout essayé, emprunté les avenues les plus sérieuses comme les plus singulières, tâté du psy et de la médecine douce, les somnifères et l'hypnose, l'acupuncture avec et sans aiguilles aussi bien que le yoga et l'antigymnastique. Et avec le temps... non, ce n'est pas qu'ils s'étaient résignés, mais tout cela en étant venu à ne paraître qu'une « coquetterie onirique », une bien innocente obsession, somme toute...

C'est du moins ce qu'elle prétendait, malgré la fatigue, malgré l'inquiétude. Car elle ne pouvait s'empêcher de questionner cette manie, bien qu'inconsciente, de recueillir comme ça, chaque nuit, de



---

sample content of Votre appel est important

- [\*download online How To Dry Herbs At Home: The Ultimate Guide To Drying Herbs\*](#)
- [read online Code 15](#)
- [download online Les Circulations Transnationales: Lire Les Turbulences Migratoires Contemporaines pdf, azw \(kindle\), epub, doc, mobi](#)
- [read online Practical Packet Analysis: Using Wireshark to Solve Real-World Network Problems](#)
- **[download online Home: A Memoir of My Early Years](#)**
  
- <http://www.khoi.dk/?books/Choral-Mediations-in-Greek-Tragedy.pdf>
- <http://twilightblogs.com/library/Learning-PHP-Design-Patterns.pdf>
- <http://www.satilik-kopek.com/library/Les-Circulations-Transnationales--Lire-Les-Turbulences-Migratoires-Contemporaines.pdf>
- <http://deltaphenomics.nl/?library/Practical-Packet-Analysis--Using-Wireshark-to-Solve-Real-World-Network-Problems.pdf>
- <http://aneventshop.com/ebooks/Insight-Guides--Explore-New-York--The-Best-Routes-Around-the-City.pdf>